

« CES MORTS QUI OUVRENT LES YEUX AUX VIVANTS... »

Ingrid Krause avait trois mois lorsqu'en janvier 1945, sa famille a fui vers l'Ouest pour échapper à l'Armée rouge (les Russes) qui progressait inexorablement vers Berlin. Elbing, sa ville natale allemande de Prusse orientale, s'appelle aujourd'hui Elblag, en Pologne.

Elle est retournée dernièrement sur les lieux de son exode. Elle reconstitue pour nous, à notre demande, les images et les mots qui habitent sa mémoire, grâce aux témoignages recueillis auprès de ses parents, Erika et Eduard. Au Québec depuis 1972, Ingrid a notamment travaillé comme psychologue dans un pénitencier. Voici son récit.

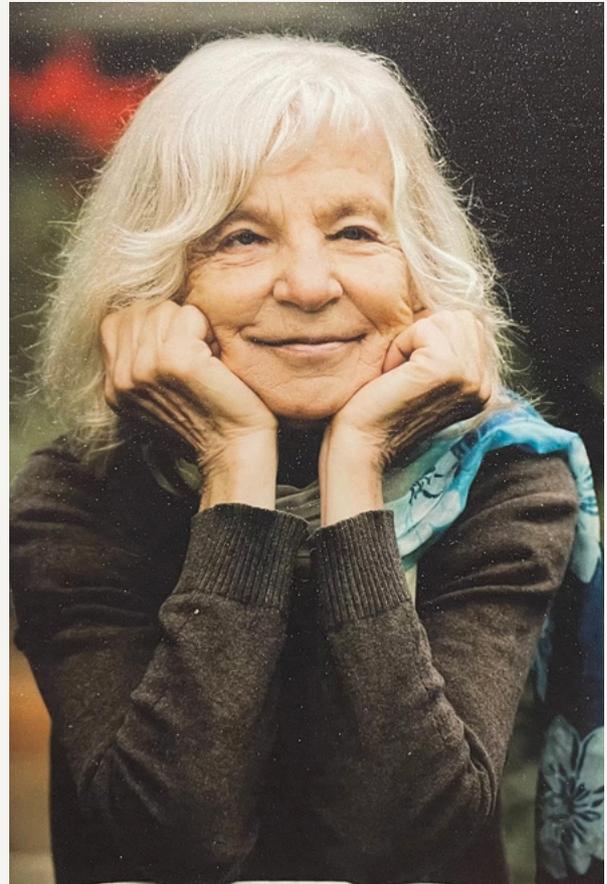
Die Russen kommen, die Russen kommen! Les Russes arrivent ! La panique face à l'arrivée imminente des soldats russes, eux-mêmes brutalisés par des combats féroces incessants menés depuis quatre ans contre les Allemands.

Le 21 janvier 1945, notre famille quitte la maison. Tout laisser derrière soi, sauf ce qu'on peut porter ou mettre sur une carriole. Avec nous dans ce « Grand Trek » qui doit nous mener vers l'ouest de l'Allemagne, des milliers d'autres familles.

Derrière nous l'horizon est en feu. Devant nous serpente une longue caravane : chariots, landaus, poussettes, voitures bâchées tirées par des chevaux, comme la nôtre. Et des civils à pied dans la neige, par -25 degrés Celsius, avançant péniblement. Faim lancinante, marches interminables, dangers de tous les instants. Parfois nous essayons le tir d'avions russes, ce qui nous oblige à nous cacher dans le fossé ou dans la forêt.

Ma mère me couche sous des duvets, me surveillant constamment pour que je n'étouffe pas et aussi pour que je ne gèle pas par le froid glacial. Elle ne pouvait plus m'allaiter à cause du stress. Elle fouillait des fermes abandonnées où des vaches criaient de douleur faute d'être traitées, pour en traire un peu de lait. Une mère marchait à côté de notre voiture surchargée, son bébé mort de froid dans les bras.

Deux semaines plus tard environ, nous arrivons à la Vistule, mais les ponts sur le fleuve ont été dynamités. L'offensive de l'armée soviétique en janvier 1945 ayant encerclé la Prusse orientale, nous ne pouvons fuir que par la mer du Nord. Nous abandonnons donc voiture et chevaux pour nous précipiter, ma mère, ma grand-mère et moi, vers le port de Gdansk (Danzig).



Mon père nous accompagnait jusque-là, mais il doit retourner au combat.

Sur le navire, des milliers de réfugiés et des soldats blessés, à qui ma mère porte secours. Échappant aux bombardements, aux torpilles et aux mines, nous débarquons sur l'île de Rügen puis à Marne, petite ville allemande côtière surpeuplée de réfugiés. Nous logeons dans une cave souvent inondée. Dieu merci, nous sommes ensemble en famille, bien vivants, mais l'ambiance est lourde, morne.

Ruines et sous-alimentation nous attendent pendant les cinq années suivantes, dans une Allemagne dévastée. Déménager dans le sud du pays en 1952 nous apporte un peu de lumière, de couleurs et l'espoir d'un avenir meilleur. Mais pour ma mère, c'en est trop. Elle est décédée à 51 ans, à la suite de cet immense stress! Son système nerveux et son cœur n'ont pas tenu.

LARMES DE JOIE

Mon père a vécu la fin de la guerre près d'Elbing, sa ville natale. Capturé par les Russes au printemps 1945, il est poussé avec d'autres prisonniers de guerre vers le camp de Vilnius, en Lituanie, à plus de 400 km de là, distance qu'ils ont dû faire en partie à pied. *Dawai, Dawai ! Avance ! Plus vite !* sinon un coup de crosse sur la tête et on te jette dans le fossé. Mon père se souvient de nuits où les prisonniers couchés sur un sol de ciment s'étaient tous collés pour éviter de geler. Ils s'étaient mis d'accord pour d'abord s'endormir tous ensemble sur le côté droit, puis, deux heures plus tard, pour se retourner ensemble sur le côté gauche.

Un jour, m'a-t-il dit, ses compagnons de misère ont battu à mort un de leurs camarades plus jeune, donc moins résistant à supporter la faim, parce qu'il avait pris une tranche de pain de trop dans la ration accordée. Les sentinelles russes n'avaient que des pommes de terre à manger et pour les prisonniers allemands, il ne restait que les épiluchures. Ajouter à son bol de soupe aqueuse quotidien quelques plantes et herbes comestibles qu'il avait appris à reconnaître jeune a aidé mon père à survivre. À mieux pouvoir livrer son quota de travail forcé. Un prisonnier sur trois n'a pas survécu.

Après 18 mois de captivité, il est sélectionné pour un transport en train avec d'autres prisonniers. À travers les interstices du wagon à bestiaux et d'après la position du soleil, il comprend, contre toute attente, qu'il se dirige non vers l'est et les goulags sibériens, mais bien vers l'ouest et la liberté ! Il regagne l'Allemagne de l'Ouest où il nous a rejoints plus tard. J'imagine ses douces larmes de joie !

LE PARDON GUÉRIT

Je suis venue au Canada à 28 ans, motivée par le désir de découvrir du pays. Par honte aussi de faire partie du peuple allemand. Avec l'âge, tous ces souvenirs inconscients, douloureux, de ma petite enfance remontent à la surface. Et puis, mon corps se souvient !

Je suis bouleversée à jamais par le génocide des Juifs, pour lequel je demande pardon. Bouleversée aussi de voir que l'Allemagne a tué des millions de civils et de militaires lors de la guerre d'anéantissement que mon pays a menée contre la Russie de 1941 à 1945. En pensée, j'ai demandé pardon pour ces souffrances indescriptibles. Et c'est alors que j'ai perçu une voix russe qui me disait : « Et nous, nous te demandons pardon à

notre tour pour ce que nous avons fait subir à ton père ! » Là, j'ai eu la certitude intérieure que le pardon, s'il est sincère, peut guérir. Cela me donne un peu d'espoir pour aujourd'hui, où l'on semble ne pas avoir retenu grand-chose de cette époque tragique.

L'influence que cette horrible guerre a eue sur moi ?

Jeune enfant, je me suis juré: plus jamais la guerre ! Au point que je n'osais même pas exprimer ma colère ou hausser le ton lors d'une discussion. Ce qui n'a pas toujours eu de bons résultats, car ça revient aussi à trop retenir ses émotions.

J'ai hérité de mon père le sens de la gratitude, lui pour qui le moindre cadeau, chaque petit objet était précieux. Me mettre de temps à autre à sa place au camp de prisonniers me permet de retrouver une simplicité intérieure, de redevenir humble et modeste, ce qui me procure un sentiment de calme et de bonheur. J'ai hérité de ma mère la fâcheuse habitude de me faire du souci. Me soucier constamment de ce que le moment prochain pourrait apporter, toujours prévoir, se préparer pour le cas où...

Dans mon jardin en Estrie, je laisse pousser de nombreuses herbes et plantes sauvages pour découvrir celles qui sont comestibles. Je les montre à qui veut bien les connaître. Je plante des topinambours au bord des chemins, ils sont vivaces, comestibles, avec de belles fleurs comme leurs cousins les tournesols.



UN PRESENTIMENT

En envisageant l'avenir, une évidence s'impose : aucun pays n'est préservé d'un désastre, de temps très difficiles. Un tel pressentiment ne s'exprime pas seulement en Europe, mais ici même au Québec. Voyez par exemple les subventions qu'accorde le gouvernement pour les initiatives reliées à l'autonomie alimentaire.

Ce que certains d'entre nous ressentons face à un avenir incertain, est-ce l'écho des catastrophes mondiales commises et subies au XX^e siècle ?

Une dame russe disait un jour que les guerres sont comme les orages, qui viennent et qui repartent. Vraiment ? Je pense et repense au nombre incalculable d'êtres humains tués en Russie par la dictature allemande d'Hitler et par celle de Staline durant la Deuxième Guerre mondiale. Comme l'exprime si bien la musique liturgique orthodoxe (Les Vêpres de Rachmaninov, par exemple), l'âme russe témoigne d'une profonde capacité à accepter la souffrance, tout en étant en lien avec le plus subtil, le sacré. Une aptitude qui dérouté complètement les Occidentaux.

Demander et accorder le pardon entre un offenseur et un offensé peut ouvrir un chemin vers une réconciliation. Une demande de pardon venue du tréfonds du cœur peut devenir une force de guérison, j'en ai fait l'expérience en relation avec l'âme du peuple russe.

Je suis touchée enfin par la portée des gestes officiels de pardon. Comme celui du chancelier allemand Willy Brand s'agenouillant devant le mémorial des morts du ghetto de Varsovie, en 1970. Ou encore le dépôt d'une couronne de fleurs par le président russe Boris Eltsine, en 1993, en hommage aux milliers de personnes exécutées de sang froid dans les forêts de Katyn par la police secrète de Staline en 1940. « Pardonnez-nous, si vous le pouvez ! », a lancé Eltsine aux Polonais.

En un sens, les morts nous implorant.

Honorer leur souvenir, voilà déjà un puissant geste réparateur et de guérison de la mémoire. « Il est des vivants qui ferment les yeux des morts, dit un proverbe slave. Il est aussi des morts qui ouvrent les yeux aux vivants. »



Eduard Krause, père d'Ingrid, avec son petit-fils